

L'Humanité 1^{er} Novembre 2002

Il a chanté les poètes. Il a chanté la résistance au franquisme. Paco Ibañez revient avec un nouvel album et la réédition de sa discographie.

Paco Ibañez, sans reverb

Paco Ibañez, l'Espagnol d'Aubervilliers, vous vous rappelez? Le garçon à la fois un peu frêle et trapu, à la mine renfrognée, qui chantait tout seul avec sa guitare, dont il disait qu'elle était « *comme un foussil* ». Il chantait la résistance antifranquiste, « *la canción de protesta* », comme on disait alors, que le public reprenait en chœur en montant sur la scène de l'Olympia, ou dans la Sorbonne réoccupée pour une nuit, ou à la Fête de l'Huma, dans cette espèce d'intimité collective et fiévreuse où l'on se sentait pur, comme à la veillée d'un grand soir... Incontournable, comme on dirait aujourd'hui, il l'était assurément dans ces années soixante, soixante-dix. Combien de profs d'espagnol à la fibre démocrate n'ont-ils pas enseigné Garcia Lorca ou Jorge Manrique à travers sa voix ? Georges Brassens ne lui avait-il pas « ouvert son répertoire » pour qu'il le chante, en espagnol ? Salvador Dali lui-même, pourtant réputé avare, ne lui offrit-il pas la jaquette de son premier album? L'Espagne alors était présente comme un grand rêve aux couleurs tragiques de république, dans lequel la voix de Paco Ibañez pouvait faire communier communistes, socialistes, gauchistes, anarchistes... « A galopar... jusqu'à les enterrer dans la mer! » c'était il y a cent ans dirait-on.

Mais, était-ce aussi désuet, aussi daté ? En republiant d'un seul coup l'essentiel de son œuvre, douze disques dans neuf albums, depuis le premier, des poèmes de Garcia Lorca et Luis de Gongora, en passant par les concerts fervents de Paris ou celui de Madrid, en 1991, avec le poète Rafaél Alberti, Paco Ibañez vient nous rappeler ce qui s'est passé alors dans les cœurs, porté par sa voix, au confluent de la poésie et des espoirs incandescents. Mais il ne vient pas seulement nous rappeler ce passé, car il y a un treizième album, nouveau celui-ci: Paco Ibañez chante José Agustin Goytisolo. Et l'émotion qu'il transmet n'est pas de nostalgies, non. C'est une tristesse terriblement présente, comme celle d'un énorme désir d'infini dans un monde où tout est ramené aux décimales.

«C'est la poésie de Goytisolo qui est comme ça. Elle est triste, sensible. C'est une exposition profonde des sentiments des femmes et des hommes, avec sa grâce, celle de trouver le mot juste. Dans *Escucha abandonada*, par exemple, il n'y a pas une femme qui ne peut se sentir appelée... et au-delà, les hommes aussi, parce que tout le monde est à la fois femme et homme. La tristesse, la mélancolie, c'est vrai. Mais il y a aussi l'élan vital. Chaque poème dit cela: «Allez, vas-y! Tu vas souffrir, oui; mais aussi, tu vas aimer, tu vas profiter! Parce que José Agustin donne, il donne toujours. Ce n'est pas du nihilisme. » Paco Ibañez regarde le ciel de Barcelone. Sur sa terrasse, il a planté « ses » arbres, dans des pots. Il y a le jasmin de «celui qui n'est jamais allé à Grenade », et puis aussi «là, c'est l'olivier de Jaen ». Ce n'est plus le garçon ombrageux d'hier. Il a soixante-huit ans. La voix a des tonalités rugueuses, comme quelque chose de plus lourd à dire, à ceux d'aujourd'hui. «C'est vrai y a beaucoup

de choses dans ce disque qui sont différentes. Je n'ai jamais chanté non plus, en récitant, comme dans la première chanson, par exemple, *Quand j'étais petit...*, tu sais, "*No sirves para nada*" ("Tu ne sers à rien"). José Agustin, lui, il disait: "Déjà je ne sers pas, et il y a plus : à rien ! La liberté totale." Il se sentait libre parce qu'il ne servait à rien. Et il ajoutait alors: "Je ne sers à rien, et il y a plus: donc je sers à tout !" C'est cela la liberté totale. Ce n'est peut-être pas une pensée profonde, mais c'est un choix. »

En dessous, la grande cité portuaire court dans sa prospérité. Barcelone est jeune; Barcelone est universitaire; les Ramblas grouillent jusque tard dans la nuit d'une foule cosmopolite; Barcelone étale son histoire avantageuse, sa culture, son patrimoine, ses musées... mais c'est comme si nulle histoire ne pouvait plus y survenir. Le port, immense, n'est plus que de plaisance et les docks sont transformés en un gigantesque play-center. Les grandes installations industrielles de la côte sont remplacées par le village olympique, et le quartier de la Barcelonetta, berceau de l'anarchisme ouvrier catalan, ressemble déjà à ce que sera le Panier de Marseille, après-demain... Barcelone bouffe, partout où il est possible de s'empiffrer, et rêve qu'elle est son propre Disneyland.

Réfractaire, Paco Ibañez ? « Je dis toujours: mon père, il a perdu la guerre. Et nous? Nous, on a perdu l'après-guerre. C'est comme si, devant tes yeux, tu voyais tout à l'envers. Un bateau, qui devait aller vers le nord, tu le vois se diriger vers le sud. Tu peux encore avoir l'innocence de croire que, s'il va vers le sud, c'est pour contourner quelque chose, mais que sa direction reste le nord. Mais non; tu le suis, et il continue à aller au sud. » La jeunesse? « Elle est vierge, cette jeunesse, parce qu'on lui a volé l'histoire. Ce que nous avons ici, cet État, ou appelle ça comme tu veux, c'est le fruit d'un des plus grands crimes. Des millions d'Espagnols assassinés, et pas seulement directement, mais toute une culture assassinée; le pays dans les ténèbres, pendant quarante ans. Et maintenant on les extermine en enlevant leur conscience. Dans les radios, la musique, c'est à coups de décibels, pour abrutir les gens. Alors, des tonnes de décibels, et beaucoup de sport aussi! Du pain, du cirque! Allez ! Du football jusque dans la soupe ! Regarde la télé: c'est horrible. La jeunesse, elle ne va pas inventer Brassens, si on ne lui met pas Brassens. On dit, l'insouciance de la jeunesse, mais c'est quoi? C'est que ce qu'elle a, elle ne sait même pas d'où ça vient.

Alors, ces sentiments, toute l'émotion de ces années d'histoire, ressus-citée dans ces douze rééditions, qu'en est-il aujourd'hui? « Il faudrait le demander à ceux qui l'ont ressentie. Mais moi, qui l'ai provoquée, je voudrais que cette émotion accompagne toute la vie de ceux qui l'ont eue. Et, celui qui l'a éprouvée, que ce soit à travers une réflexion ou par sentimentalité, je voudrais que sa vie soit le plus cohérent possible avec cette émotion. Mais, cette personne-là, je ne sais pas où elle est... » Dans son petit bar-crèmerie de la Barcelonetta, elle vend de l'horchata, cette boisson laiteuse délectable, extraite de la chuffa, une tubercule andalouse, et que l'on ne peut trouver qu'en Espagne. Quel âge peut-elle avoir? La soixantaine passée... très mince et très pâle, ses cheveux gris à la garçonne, et le sourire d'une adolescente. Paco, elle l'a écouté adolescente, à Aubervilliers en 1955, quand son père est revenu de captivité. Puis, elle n'a raté aucun concert. Quand elle est « rentrée » (elle qui n'avait vécu qu'en France !) en Espagne, clandestinement, en 1966, elle écoutait ses disques. Au début des années soixante-dix, elle a même organisé des concerts clandestins, pour lui, dans des couvents... et pourtant il ne la connaît pas. Ce qu'il représente, pour elle? « On pourrait dire: c'est ce qui aurait dû être, et qui n'est pas arrivé...

» Au mur, il y a une photo ancienne, agrandie, encadrée; c'est l'emplacement de la boutique avant les bombardements franquistes, quand c'était le siège de la coopérative anarchiste Salvación de la fraternidad, et Rosa, c'est vrai, a le regard, limpide, de certaines saintes. La boutique va bientôt devoir fermer du reste, l'horchata de chuffa n'est, paraît-il, pas au goût de la Commission de Bruxelles : pas assez aseptisée, comme boisson naturelle.

«Le reverb, me dit Paco, c'est un truc, maintenant qu'on met dans l'enregistrement d'un disque, pour améliorer le son, effacer les impuretés de la voix, enlever les petits défauts, faire un petit écho qui enjolive... un vernis. Dans ce nouveau disque, je n'ai pas voulu de reverb. Quand tu mets le vernis, c'est plus flatteur, mais tu écrases l'émotion. Alors, j'ai dit non, je n'en veux pas, même pas un gramme, pas un souffle de reverb, parce que je ne veux pas qu'on écrase l'émotion. Tout nu le disque! Il y en a qui me disent: oui, mais... pour la radio. Parce que, aujourd'hui, il y a "un son" pour la radio. Si tu n'as pas "ce" son, tu ne passes pas. Eh bien, qu'ils aillent se faire foutre ! Je ne passerai pas à la radio, mais j'aurai le son que moi je veux, et pas celui que la radio veut, pour flatter les gens, pour "faire plus joli". Il faut partir de cette tranchée. J'étais au Mexique récemment. J'adore la céramique mexicaine, c'est une richesse culturelle incroyable. Mais on ne trouve presque plus de céramiques mexicaines parce que les acheteurs américains veulent du vernis, que ça brille pour faire joli. Alors les pauvres Mexicains, ils mettent du vernis: tu veux du vernis, eh bien, on va t'en mettre du vernis, jusque sur le cul si tu veux! Et bientôt il n'y aura plus de céramique mexicaine, cette culture aura disparu, à cause de qui? À cause de ces sauvages analphabètes qui ne savent aimer que ce qui brille ! Quand tu « analphabétises » les gens, quand tu leur voles leur culture, les critères alors, tu les manipules après. »

Don Quichotte? «D'un côté, lâche-t-il, j'ai la chance d'avoir l'âge que j'ai, car je ne verrais pas les horreurs de demain... »

«Alors, tu laisses la Lettre à Julia ?».

«Voilà, c'est ça... »

«La vie est belle, tu le verras, comme malgré les regrets... »

GILLES DE STAAL

L'Humanité
PACO IBAÑEZ, HASTA LA POESIA SIEMPRE

Lundi, 10 Novembre, 2014

Il y a bientôt soixante ans, paraissait son premier disque. Paco Ibañez a fêté ses quatre-vingts ans et entame une grande tournée. Première étape ce soir à Paris, au Théâtre des Champs-Élysées.

Paris, fin mars 2004. Paco Ibañez vient de publier un nouveau disque, Fue ayer (C'était hier) avec son vieux complice, le sculpteur Jesús Soto. À l'Escale, rue Monsieur-le-Prince, un lieu autrefois fréquenté par des artistes, des poètes sud-américains en exil à Paris, on se serre pour l'écouter. Ce soir-là, un air de printemps flotte de nouveau sur Paris. Georges Moustaki arrive sur sa moto. En quelques minutes, Saint-Germain-des-Prés recouvre son esprit bohème et rebelle.

Ses combats pour l'émancipation des hommes

Le timbre grave et la voix de velours du chanteur donnent aux paroles des poètes un relief particulier. Depuis son premier disque, en 1956, où il mettait en musique Góngora et Lorca, jusqu'à ces deux dernières anthologies qui paraissent ces jours-ci (Paco Ibañez canta a los poetas andaluces et Paco Ibañez canta a los poetas latinoamericanos), l'artiste leur a toujours été d'une belle et grande fidélité : Góngora, Quevedo, Lorca, Neruda, Alberti, Machado, Goytisolo... Les plus grands noms de la poésie, qu'il a popularisés dans le monde entier avec sa guitare, tout simplement, permettant à tous de se familiariser avec leur langue, leur imaginaire, la beauté, l'audace et l'irrévérence qui courent dans leurs vers, éclatent entre les rimes et éclairent nos vies. Le choix des poètes, des poèmes, témoigne de ses combats pour l'émancipation des hommes, de son engagement sans faille pour la liberté, de son esprit de résistance plus fort que les menaces et la censure, capable de défier toutes les dictatures. « La poésie est une arme chargée de futur », chantait-il dans l'Espagne franquiste. Les vers engagés, enragés, de Gabriel Celaya, « poésie pour le pauvre, poésie nécessaire/comme le pain quotidien », interprétés par Paco résonneront dans une Espagne bâillonnée mais aussi, plus tard, au Chili, en Argentine, dans tout le continent sud-américain soudain recouvert par une chape de plomb.

Depuis toujours, hier cheveux noirs en broussaille, aujourd'hui crinière blanche toujours aussi rebelle, Paco Ibañez n'a jamais renoncé. À rien. À la beauté et à la légèreté, nécessaires à toute existence. À quatre-vingts printemps, il chante avec autant de passion l'amour, la fraternité pour ses frères humains, les plus humbles, qu'ils soient paysans ou mineurs, voleurs ou miséreux. Paco est un troubadour libre et insoumis, menant croisade contre l'ignorance, l'oubli, la médiocrité et la vulgarité qui sont légion. Refuse d'enterrer le passé de son pays en rendant sans cesse hommage à ceux qui tombèrent en luttant contre le fascisme. Paco chante comme au premier jour, et toujours, sans que l'on sache très bien ni pourquoi ni comment, on est pris de frissons, saisi d'un pincement au cœur et l'on se laisse à fredonner l'une des plus belles chansons d'amour de Machado, Tus ojos me recuerdan... Son répertoire est si vaste. Peut-être la chantera-t-il, ce soir, au Théâtre des Champs-Élysées...

Marie-José Sirach

PACO IBANEZ « LA RAGE AU CŒUR ET AU CORPS »

Lundi, 8 Août, 2011, L'Humanité

« La plus espagnole de toutes les voix », selon Dali, revient à la fin de l'année pour entonner la poésie du continent sud-américain. À soixante-dix-sept ans, ce symbole de l'anti franquisme reste une voix de combat.

Vous venez de présenter en avant-première au festival les Suds à Arles un nouveau répertoire composé de poèmes latino-américains. Au cœur du Théâtre antique, vous avez beaucoup joué avec le silence. Quelle est cette musique ?

Paco Ibañez. Le silence est une musique céleste, la plus belle du monde. Il fait partie de l'espace. S'il n'y avait pas de vide où mettrait-on le plein ? Je chante en plusieurs langues et je fais également chanter le public. C'est incroyable comme les chansons prennent une autre dimension quand les gens reprennent No soy de aqui (je ne suis pas d'ici). Les voix deviennent harmonie totale. C'est un moment magique. J'ai eu du mal à finir la chanson. Après des moments d'émotion comme celui-ci, la gorge se serre et rien ne passe. Cela me rappelle un concert que je donnais en Argentine, à la Escuela mecanica, là où les fascistes torturaient les femmes et les hommes. La dernière chanson était Palabras para Julia (paroles pour Julie). Il planait un silence tellement fort qu'il m'aurait été impossible de chanter après cela. Il faut rappeler que les femmes entonnaient ce morceau pour se donner du courage lorsqu'elles étaient torturées. Ce fut une impression très forte...

Ces moments d'émotion ont-ils fait évoluer votre rapport à la musique, et à votre instrument ?

Paco Ibañez. Ce qui a évolué n'est pas très visible, cela se passe à l'intérieur, dans la façon de chanter, le tempo. Aujourd'hui, je prends plus de temps pour chanter. Je n'ai pas pensé le silence, cela n'a rien d'arithmétique. Au fur et à mesure, la chanson s'installe et m'indique quand je l'ai chantée trop rapidement. De retour à la maison, elle m'engueule jusqu'à ce que je la chante au bon rythme. Concernant la guitare, elle s'adapte désormais aux notes que la chanson exige, pas une de plus. Impressionner par mon jeu de guitare ne m'intéresse pas, la guitare est un accompagnement. À aucun moment, elle n'est mise en évidence si ce n'est « à l'intérieur ». Ces accords-là, ces harmonies, collent au texte.

Comment est né ce projet autour des poèmes latino-américains ?

Paco Ibañez. On a décidé d'aller le déclarer à la mairie aujourd'hui, mais cela fait longtemps que je vis avec l'idée de ces chansons. Ce n'est pas moi qui décide, encore une fois, cela se passe à l'intérieur. Comme si la décision appartenait aux chansons elles-mêmes. À partir de là, elles entrent dans le corps et donnent le coup d'envoi pour enregistrer le disque. Sans cela, impossible de chanter. J'ai la chair de poule en pensant à Pablo Neruda. Je chante ses Veinte Poemas de amor y una canción desesperada (Vingt Poèmes d'amour et une chanson désespérée), Juventud (jeunesse), trésor divin du poète nicaraguayen, Ruben Dario. On trouve aussi des textes du Cubain Nicolas Guillén sur Che Guevara, et de la tragédienne argentine Alfonsina Storni.

Vous avez toujours été un amoureux du futur et vous chantez encore ce poème de Léon Felipe, Como tu. « Je suis une pierre qui servira peut-être un jour à une fronde. » Quel sens donnez-vous aujourd'hui à cette chanson ?

Paco Ibañez. Généralement, les gens perçoivent la fronde comme quelque chose de concret. C'est l'histoire de David et Goliath. Je la prends également dans ce sens-là, celui du petit qui l'emporte sur le grand. Aujourd'hui, nous luttons contre l'impérialisme américain et les valeurs qu'il introduit dans le monde. Je ne sais pas comment on parvient à trouver le sommeil face à la rage que tout cela provoque. Au Portugal, une famille parlait l'anglais parfait d'Oxford... sans même comprendre cette langue, je sentais que c'était une belle musique. Je n'allais pas à la plage pour les écouter parler, ce qui prouve bien que je ne suis pas fondamentalement hostile à l'anglais. Mais cette langue, devenue instrument de l'impérialisme, m'est aujourd'hui insupportable. Je ne peux m'empêcher de la percevoir comme l'outil de la colonisation, elle est porteuse de la décadence de la société. Partout, la musique anglo-saxonne est présente et efface les autres cultures. J'adore les musiques traditionnelles mais amusez-vous à chercher sur Internet de la musique pakistanaise. Vous trouverez deux ou trois morceaux typiques quand tout le reste ne sera que bruit et uniformité. Le sarod aujourd'hui reste au placard pour laisser place à la guitare électrique et à la machine à broyer les esprits. Chaque jour, l'Amérique avance un peu plus, des salles de musique sont rachetées... C'est la guerre propre, une autre forme de colonisation séduisante, qui passe par des « valeurs » détestables : McDonald's, le chewing-gum, l'équivalent de l'analphabétisme... Je dis toujours que nous sommes « mésopotamiques », nous avons dans le sang cette culture ainsi que celle de la Grèce, de la Rome antique, des Arabes et de la Révolution française. Eux sont « hippopotamiques ». Dans cette culture, tout est matériel et concret. Seul l'argent importe. Pour exister, les gens vendent leur identité pour avoir leur part du gâteau.

Vous avez chanté Plaza Catalunya, à Barcelone, pour les Indignés. Comment avez-vous accueilli ce mouvement ?

Paco Ibañez Comme quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux ! Je ne cessais de me demander où était la jeunesse. Voire même si elle existait encore. Je les trouvais tous bien dressés et muets, mastiquant du chewing-gum. Et, d'un seul coup, on entend cette voix indignée qui crie son ras-le-bol de la même manière que tu te le dis chaque jour. Les jeunes aussi subissent l'insupportable chaque jour et ils se sont fait entendre, voilà de quoi redonner espoir. Un peu de soleil est sorti de cette nuit de l'horreur que nous sommes en train de vivre. La rage au cœur et au corps !

Entretien réalisé par Lina Sankari

ESPAGNE. NOUS AVONS ENTERRÉ FRANCO POUR DE BON PAR PACO
IBANEZ, CHANTEUR
Samedi, 20 Mars, 2004 L'Humanité

L'Espagne redevient l'Espagne. Je n'éprouve plus de honte ni de dégoût envers mon pays depuis que nous en avons fini, dimanche dernier, avec l'Espagne franquiste. Nous avons enterré Franco pour de bon. Disant cela, je ne suis pas excessif. Aujourd'hui, je suis fier de mon pays. Cette victoire a, hélas, coûté la vie à plus de deux cents personnes, sans compter le millier de blessés. Mais dimanche, en se débarrassant de ces monstres qui nous gouvernaient, le peuple a écrit l'une des plus belles pages de l'histoire de ce pays. Je dédie cette victoire à tous les républicains.

C'est une victoire qui tombe à pic. C'en est fini des deux Espagne, il n'y en a qu'une seule avec quelques fachos éparpillés dans la nature. Dès lors, l'on pourra aborder de manière civilisée, par le dialogue, le problème basque, celui des autonomies pour trouver des solutions pacifistes. Tous les problèmes me semblent surmontables. L'ambiance est propice au retour des soldats espagnols en Irak ; à isoler Bush et ses requins ; à construire une Europe qui ne soit pas à la remorque des États-Unis.

Le peuple espagnol a récupéré son mandat, il a fait entendre sa voix.

Quel soulagement ! Quelle joie ! J'ai vécu ce moment d'histoire comme les Français ont dû vivre celui de la Libération, avec cette même intensité. L'Espagne vient d'enterrer un général félon, jamais jugé, j'espère que Zapatero n'oubliera pas que Franco a tué son grand-père. On peut dire qu'aujourd'hui, la guerre d'Espagne est finie. Comme nous ne sommes pas des fascistes, nous ne nous vengerons pas. Nous nous vengerons en n'oubliant jamais ce qui s'est passé. Cela aura pris soixante ans mais aujourd'hui, l'Espagne est un peuple libre....